

“ Il en est de l'Évangile, dit Auguste Nicolas, comme des grands spectacles de la nature dont on ne saurait se faire une idée et qu'elle seule se réserve de faire voir.” “Oui, s'écrie Laccordaire, qu'écrirai-je de l'Évangile, puisque l'Évangile est écrit ? Ouvrez-le... et après y avoir imprimé vos lèvres, livrez-vous à lui comme à l'âme de votre mère. Votre mère venait de Dieu et elle vous aimait : l'Évangile aussi vient de Dieu et c'est le seul livre qui ait reçu le don d'aimer.”

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASCA—McKENZIE

LETTRE D'UN MONTAGNAIS A MGR I. CLUT, O. M. I.

Fort Smith, 1838.

A notre grand-père (*grand-père en dignité*).

Jusqu'aujourd'hui nous vivons encore. C'est Batis Maville, (Baptiste Mandeville), qui dit cela au grand priant (l'évêque) Isidore Clut.

Depuis que tu t'es éloigné de moi jusqu'à ce jour, je prie encore pour toi. Et je veux le faire tant que je vivrai. Je sais que toi aussi tu pries pour moi.

La bonté de Dieu fait toujours mon bonheur.

Voilà que tu es bien malade ; vu qu'on dit cela, je prie beaucoup pour toi. Oh ! que je voudrais te revoir sur cette terre !

J'ai le bonheur de voir constamment le père Jousard, sa conduite nous édifie beaucoup.

Encore une nouvelle : ce par quoi on se nourrit, du poisson, j'en ai. J'ai aussi ce que la terre produit (des patates). J'ai maintenant cinq vaches ou bœufs (cinq bêtes à cornes).

Notre grand-père, quelque chose qui vient de Dieu (quelque objet de piété), garde-le pour moi, je veux dire un chapelet.

Ici beaucoup de personnes sont mortes ; beaucoup d'autres sont très malades. Elles aussi vont certainement mourir.

Mon grand-père, je vis encore. Celui que j'aime, qui fait mon bonheur et me donne du courage, c'est pour lui ceci (cette lettre).

En présence de Dieu, de tout mon cœur, je te touche la main.

C'est Batis Maville qui dit cela.

*Autre lettre d'un Montagnais à Mgr I. Clut, O. M. I.*

Pierre le Petit, voici ses paroles. Elles sont pour le grand priant (l'évêque) Clut.

Mon père,

Depuis que je t'ai vu, de temps en temps, je me souviens de toi, mon père, et moi, et mon épouse, et mes enfants, jusqu'aujourd'hui, nous sommes encore en bonne santé.

Jusqu'à ce qu'on prie la nuit (la Noël), dix jours manquant (c'est-à-dire le 10 décembre 1838, c'est alors que je t'écris).

Mon père, vivants encore, puisse Dieu nous accorder de nous revoir !